

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 68 (2006)

Artikel: Adieu les Bourbakis
Autor: Steinauer, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817980>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une mise en scène de la politique humanitaire

ADIEU LES BOURBAKIS

PAR JEAN STEINAUER

Quand l'artiste neuchâtelois Auguste Bachelin
rend hommage aux officiers fribourgeois
en charge des internés français de février-mars 1871:
peinture d'histoire, patriotisme et bons sentiments.

Le 1^{er} février 1871 la Suisse ouvrit son territoire à 87 000 soldats français de l'armée de l'Est (général Charles Bourbaki) défaite par les Prussiens. Désarmés à la frontière neuchâteloise, ces hommes furent internés durant six semaines dans divers endroits du pays. Le canton de Fribourg en accueillit 4000.

Riche d'implications pour l'histoire militaire et diplomatique de la Suisse, l'événement ne fut pas moins fertile pour la mémoire nationale. Les Bourbakis ont laissé derrière eux «un cortège de souvenirs et d'exemples que les récits d'almanachs et les chapitres de livres de lecture firent passer dans la conscience collective. Sur le Français pitoyable se penchait une Suisse secourable et il s'en dégagait un parfum de vertu dont les générations suivantes devaient s'inspirer. La neutralité humanitaire faisait ses premiers pas.»¹ La littérature a fixé la trace du choc éprouvé par les contemporains: «Jamais on n'a rien vu de si épouvantable; les chevaux n'avaient plus ni crinière, ni queue, se les étant mangées entre eux. Certains, parmi les hommes, avaient mis des jupes de femme, sans quoi ils auraient été tout nus» (Ramuz, *Vie de Samuel Belet*). Les Bourbakis ont aussi donné lieu à une abondante production picturale, culminant avec le Panorama de Lucerne auquel travaillèrent sous la direction du Genevois Edouard Castres plusieurs artistes suisses dont Ferdinand Hodler, alors âgé de 28 ans.² Le Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel conserve une bonne partie de la quinzaine de tableaux et des nombreux

dessins que le peintre Auguste Bachelin a consacrés à l'épisode; celui de Fribourg expose une toile du même artiste intitulée «Le départ des internés français»³, dont nous allons tenter, d'un point de vue d'historien, l'analyse critique.

Nous nous appuyerons principalement sur les sources conservées aux Archives de l'Etat de Fribourg⁴, car l'internement des Bourbakis n'a été qu'effleuré par l'historiographie cantonale. Il n'a nourri aucune recherche universitaire, inspiré aucune monographie. Au dossier des travaux ne figure qu'une brève étude de Moritz Boschung pour le centenaire de l'événement.⁵ On peut encore mentionner un passage du livre que Roland Ruffieux publia pour le centenaire des troupes fribourgeoises.⁶ Quant à l'*Histoire du canton de Fribourg* en deux volumes, de 1981, elle se contente de faire allusion... aux tentatives de perfectionnement de la race chevaline indigène grâce aux juments des Bourbakis, dans les années 1870.⁷

Le peintre: un historien, un patriote

Le Neuchâtelois Auguste Bachelin (1830-1890) était un homme aux talents multiples, qu'un riche mariage lui permit de développer à l'abri des soucis matériels. La peinture d'abord: ami d'enfance, condisciple et collègue d'Albert Anker, il monte à Paris l'année de ses 20 ans pour se former dans les ateliers de Charles Gleyre, puis de Thomas Couture. Il est régulièrement présent au Salon de la capitale, avec des scènes de genre, des paysages et des portraits. Celui du maréchal de Saint-Arnaud (posthume: le sabreur était mort en Crimée en 1854) lance Bachelin dans la clientèle chic du Second Empire tout en l'aiguillant vers la peinture de bataille. Il multiplie les sujets militaires: sentinelle emblématique de «La Suisse au bord du Rhin» (lors de l'affaire de Neuchâtel, en 1856, qui met fin à la souveraineté prussienne sur ce canton), combats du corps expéditionnaire français en Lombardie (Magenta, 1859), uniformes chamarrés des armées royales et princières d'Allemagne.⁸ La guerre franco-allemande de 1870 navre Bachelin dans ses amitiés françaises et marque une césure dans sa vie. Installé dès 1874 à Marin, au bord du lac, il s'attache à promouvoir la vie et les institutions artistiques et culturelles neuchâtelaises – le Musée des beaux-arts, la Société d'histoire et d'archéologie – tout en diversifiant sa production. Il peint encore, notamment de lumineux paysages lacustres, mais il écrit aussi. Des chroniques, de la critique d'art, des romans (*La marquise*, *Jean-Louis*, *Sarah Wemyss*), et surtout des articles historiques par dizaines dans *Le Musée neuchâtelois*, une revue qu'il a fondée en 1864. Bref, Bachelin possède tout ce qu'il faut pour évoluer dans le gratin local: l'aisance financière, les relations sociales, la conformité idéologique. C'est un patriote libéral-radical comme on les aime dans ce temps et ce lieu, proche d'un Alexandre Daguet. Mais sa réelle popularité auprès de ses concitoyens «tient davantage à son engagement public qu'à son œuvre de peintre», sans doute insuffisamment

léchée pour le goût d'un peuple horloger épris de minutie (de «bienfacture») jusque dans le détail.⁹

Dans la production militaire de Bachelin, la guerre de 1870 et ses prolongements en Suisse, couverture de la frontière et internement des Bourbakis, ont donné matière à de nombreux travaux, qui épuisèrent littéralement l'artiste: «J'arrive cette semaine à mes derniers dessins, cent au lieu de cinquante [il les publie en albums – *ndlr*]; j'arrive comme l'armée de l'Est, exténué, éreinté, et probablement battu comme elle; car, malgré toute la peine que je me suis donnée, ce n'est pas ça.»¹⁰ Mais à ce prix Bachelin gagna le statut quasiment officiel d'artiste national, de «peintre attiré de la neutralité» pour reprendre l'expression de son biographe et ami Philippe Godet.

L'œuvre intitulée «Le départ de Fribourg des internés français» appartient à la production des années de guerre par son sujet, mais elle est largement postérieure à l'événement qu'elle met en scène, et qui se produisit le 16 mars 1871. L'artiste a daté le tableau de 1878. Ce décalage nous porte à croire qu'il s'agit d'une œuvre de commande, d'autant que des officiers fribourgeois y figurent de façon reconnaissable. Le plus élevé en grade, Eugène de Buman, qui est représenté au centre de la composition, était-il le commanditaire? Cette hypothèse est renforcée par l'assertion suivante, tirée d'une nécrologie de l'officier: «Il a voulu que cette revue [des internés en partance] fût reproduite par le pinceau émérite de Bachelin... L'artiste et le soldat se comprenaient et le tableau restera comme un monument de l'un et de l'autre.»¹¹ Une lettre du soldat à l'artiste (22 février 1884) apporte une quasi confirmation: «Je commençait à croire que vous vous trouviez suffisamment représenté chez moi par votre tableau...» (voir encadré p. 83). Le tableau fut acquis le 12 septembre 1947 par le MAHF auprès du marchand d'art bâlois Blendinger en échange d'une «Marchande d'oignons» d'un autre peintre neuchâteloise, Edmond de Pury. D'où Blendinger tenait-il ces Bourbakis? Nous l'ignorons.

La scène des adieux

Bachelin a traité le sujet de façon très idéologique, en mélangeant réalisme et allégorie pour faire passer le message que martelaient tous les discours officiels: amitié franco-suisse (les drapeaux flottant côte à côte, la poignée de main entre le civil et le soldat), gratitude des internés (ils agitent leurs képis pour saluer), unanimité du peuple fribourgeois, fiabilité de l'armée helvétique. Ainsi fonctionne la peinture d'histoire, qui ne relève en aucune façon du reportage, même quand elle est conçue ou produite sur le vif de l'événement. Le tableau, savamment composé, sert moins à documenter le fait historique et fixer sa mémoire qu'à célébrer des valeurs, exalter des vertus, proposer des modèles. C'est de la prédication par l'image, le pendant profane et civique de la peinture religieuse. Détaillons la scène.

Nous sommes donc le 16 mars 1871 aux Places, en plein centre de Fribourg – le chemin de fer et la gare ont à peine commencé d'étirer le tissu de la ville au-delà des anciens remparts. L'espace est déterminé par l'angle très ouvert que forment l'hôpital des Bourgeois, au fond, et la maison de Reynold, à gauche. La foule compacte des Bourbakis occupant la place et s'allongeant encore dans la rue de l'Hôpital – une mer de képis rouges, où tanguent les panaches des casques de cuirassiers – donne l'impression d'une masse innombrable.

Mais une petite moitié seulement des 4000 Français internés dans le canton quittèrent la ville ce jour-là. Encore faut-il déduire de l'effectif quelque 300 malades ou éclopés, qui partirent plus tard, ainsi que les 200 officiers avec, souvent, leur ordonnance et leur palefrenier, tous évacués plus tôt. Les mille hommes logés à l'abbaye de Hauterive avaient fait mouvement la veille sur Bulle, et les détachements stationnés à Morat, Estavayer, Romont, Bulle et Châtel-Saint-Denis n'ont pas défilé non plus dans la capitale. On ne saurait donc se fonder sur la vision du peintre pour juger de l'ampleur et du déroulement réels de la cérémonie des adieux. Dans son rapport du 25 avril 1871 au Conseil d'Etat, Eugène de Buman note avec sobriété que la troupe partit «après avoir défilé devant l'Inspecteur, et salué de ses acclamations la population de Fribourg qui lui avait témoigné tant de sympathies». La presse locale n'en dit guère plus: «Toute la troupe a été réunie sur les Places où M. le commandant Muller a donné lecture d'un ordre du jour du lieutenant-colonel de Buman, inspecteur de l'internement. Les soldats français ont répondu par les cris répétés de: Vive la Suisse! Vive Fribourg! Vivent le commandant et les officiers suisses! Puis la colonne s'est formée dans la rue de Romont au milieu de la population de Fribourg qui se pressait pour assister à ce spectacle et donner aux internés un dernier témoignage de sa sympathie.»¹²

Qui dit défilé, bien sûr, dit musique. Les épaulettes et les panaches blancs de la Musique militaire de Fribourg, connue aujourd'hui sous le nom de Landwehr, apparaissent au second plan, à droite du tableau. La relation de *L'Ami du Peuple* confirme la présence de ces musiciens. Quant à la chronique de la société, elle ajoute une sorte de post-scriptum à la mémoire de l'internement. Au début du mois d'août 1871, en effet, la Musique militaire se rendit à Mâcon et à Lyon: «La France avait déjà oublié sa défaite et son enthousiasme vibrait pour recevoir dignement ceux qui avaient accueilli dans leur foyers les survivants de l'armée de Bourbaki!»¹³

Au premier plan, sur le côté droit, le groupe des cinq officiers suisses, tous Fribourgeois, est le sujet principal du tableau. Seuls personnages à cheval, ils dominent la foule et forment cercle entre eux comme s'ils étaient indifférents à la troupe qui défile en les saluant, mais c'est un artifice de composition: leurs visages doivent tous apparaître de manière à ce qu'on les reconnaisse, car ils sont parfaitement identifiables. Ils n'incarnent pas des «types», comme les soldats français, ils ne campent pas des «silhouettes», comme les badauds, ils se présentent et sont représentés personnellement.

Moritz Boschung a mis des noms sur ces visages¹⁴, ajoutons-y quelques indications biographiques.

Cinq officiers, tous patriciens

Sur le cheval blanc, le grand chef, Eugène de Buman (1831-1890), porte le shako à double galon d'or de lieutenant-colonel fédéral. Il prit ses fonctions d'inspecteur de l'internement pour le canton de Fribourg le 7 février. Son rapport au gouvernement cantonal, déjà cité, fut imprimé dans l'année chez Fragnière (86 pages avec les annexes): il n'y a pas de source plus complète sur l'épisode Bourbaki dans le canton, et sauf indication contraire nous nous référons désormais à ce document.¹⁵ Eugène de Buman, fils d'officier, avait servi le roi de Naples avant d'entrer à l'état-major fédéral. De 1871 à 1885, il commanda la gendarmerie cantonale. Il mourut quelques jours après le peintre qui avait fixé le sommet de sa carrière d'officier.

A côté d'Eugène de Buman se trouve Alfred de Reynold de Nonan (1832-1929), major d'infanterie, commandant de place pour la ville de Fribourg. Avant la nomination de l'inspecteur de Buman, c'est lui qui avait ordonné les premières mesures d'accueil et dirigé le transit des Bourbakis, une tâche complexe et qualifiée d'«ingrate» par l'intéressé: «Pendant quelques jours, la place pourvut au logement de 5000 hommes et 550 à 600 chevaux par jour, chiffre énorme pour une population qui ne dépasse guère 11 000 âmes.» Alfred de Reynold avait lui aussi commencé sa carrière militaire au service de Naples, en 1853; il finit colonel dans l'armée suisse, assermenta les troupes fribourgeoises mobilisées en 1914. Sa longévité politique ne fut pas moins étonnante: quarante-neuf ans au Grand Conseil! Sa popularité était aussi grande que sa taille était petite; pour se mettre en selle, il utilisait un tabouret.

Face à ces deux hommes, les deux officiers à longue barbe sont les majors Charles de Muller (1832-1871) et Hubert de Boccard (1835-1921). Le premier commandait le «dépôt» du collège et pensionnat de Saint-Michel, comptant 1100 internés, le second celui de la caserne et du Werkhof, à la Planche, de même effectif. Muller, au civil conseiller communal de Fribourg et député au Grand Conseil, ne survécut pas à son service: «A son retour de Genève, où il avait conduit *ses internés*, il tomba gravement malade et mourut peu de jours après, victime de son dévouement et dans toute la force de l'âge.» Boccard eut une vie aventureuse, dans la tradition de cette famille éprise d'horizons lointains: officier au service de Naples, évidemment, puis chercheur d'or en Australie et Nouvelle-Zélande, il alterna dès son retour en Suisse périodes militaires et campagnes de chasse, mais se tint à l'écart de la vie politique.

Le dernier personnage du groupe est un officier de cavalerie, comme l'indique le panache de crin noir flottant sur son shako: le lieutenant de dragons Louis de Diesbach (1843-1921) occupait la fonction de second adjudant auprès de l'inspecteur de Buman.

Moustache gauloise et solide carrure, il avait en sa jeunesse une réputation de bon vivant. Gros propriétaire terrien intéressé par l'agronomie, il fit en politique une carrière de conservateur modéré, plus brève sur le plan cantonal (au Grand Conseil en 1880-1881) que sur le plan fédéral (au Conseil national en 1893-1896 et 1902-1911).

On aura noté que ces officiers arborent un brassard rouge à croix blanche sur leur uniforme fribourgeois: l'armée suisse n'est pas encore, à proprement parler, fédérale, et qu'ils appartiennent tous les cinq à des lignages patriciens: elle n'est pas encore vraiment démocratique. Mais nous allons voir, en étudiant les spectateurs de la scène comme un concentré de la société fribourgeoise du temps, que la «persistance de l'Ancien Régime» (Arno Mayer) n'était pas un vain mot, à Fribourg, dans le dernier tiers du XIX^e siècle.

Le public, au balcon et au parterre

L'artiste a disposé le public fribourgeois en bon ordre. Tout au fond, il a esquissé les malades pressés aux fenêtres de l'hôpital, où parfois le blanc d'une cornette répond à celui des rideaux. Pas vraiment mal placés, les pensionnaires et religieuses des Bourgeois n'aperçoivent cependant les héros du jour que de dos.

Les meilleures places, comme au théâtre, sont au balcon, en l'occurrence aux balcons et fenêtres de la maison de Reynold. Maison? Dans la famille, on dit «l'hôtel», à la mode française. Quittant leur manoir de Cressier dès l'automne, les Reynold vivent sur un grand pied dans cette résidence urbaine, beaucoup plus confortable: «Réceptions et banquets s'organisent dans les imposants salons, où sont également reçus les ecclésiastiques ayant leurs entrées dans la maison.»¹⁶ Les Reynold emploient au moins quatre domestiques, auxquels s'ajouteront plus tard les précepteurs des enfants. Le petit Gonzague n'est pas encore né, il s'en faut de neuf ans. Sa sœur Geneviève, à quinze mois, est trop jeune pour qu'on l'imagine, dans les bras de la nurse, regardant partir les soldats. Les dames élégamment chapeautées et les messieurs à haut-de-forme qui apparaissent aux ouvertures de la façade saluent sans doute les Bourbakis – tradition francophile oblige – et plus sûrement les officiers de la famille. Seul le cousin Alfred figure dans le tableau, mais en tant que commandant de place il avait pour officier d'ordonnance le sous-lieutenant Alphonse de Reynold, futur père de Gonzague, et pour adjudant le capitaine Arthur de Techtermann, beau-frère d'Alphonse, oncle et mentor de l'écrivain: «mon père selon l'esprit»¹⁷, dira celui-ci..

Au parterre, quelques silhouettes. Le groupe du centre est plutôt anecdotique; on imagine que la bonne accompagnant les deux fillettes pose un regard rêveur (ou nostalgique, déjà?) sur l'un des internés qui partent. De part et d'autre, les badauds sont rangés dans une sorte de symétrie sociale: côté Reynold les bourgeois, en face le populo. A l'ecclésiastique bien lisse, en soutane et col romain, fait pendant un capucin broussailleux, et le

fichu rouge d'une femme du peuple répond au chapeau à plume blanche d'une dame chic. Mais l'humeur de l'artiste n'est pas à la lutte des classes; il souscrirait sans hésiter au rapport d'Eugène de Buman affirmant que durant l'internement «grand nombre de dames *appartenant à toutes les classes de la société* [souligné par nous – *ndlr*] vinrent offrir leurs soins aux malades et s'acquittèrent de cette œuvre charitable avec le plus admirable dévouement et la plus persévérante assiduité».

L'armée française ou la Nation unie

Les soldats français occupent la moitié gauche du tableau. Ils sont tous à pied, même les dragons et cuirassiers dont on voit briller les casques à crinière, car on a mis aux enchères la plupart des 10 000 chevaux de l'armée Bourbaki au cours de ventes multiples, compliquées et parfois contestées. Le prix moyen de la bête tournait autour de 370 francs, mais une jument anglaise pouvait atteindre un montant quatre ou cinq fois plus élevé.¹⁸ Les soldats sont sans armes, car ils ont déposé leurs fusils à la frontière, ils n'ont même plus leur baïonnette (les sources rapportent que le cavalier Germain Négro, avant de repartir, a également déposé à la préfecture sa cuirasse, qui devait le gêner pour marcher). Ces internés qui étaient arrivés faméliques et dépourvus de tout sont représentés gaillards, chaudement vêtus et surtout bien chaussés: guêtres blanches et souliers brillants. Les sources confirment ce rétablissement. Le 5 mars, par exemple, l'administration militaire de Fribourg enregistre l'envoi, par le Commissariat central des guerres à Berne, d'un lot de vêtements à l'ordonnance française pour les internés: 140 capotes, 576 ceintures en laine, 480 pantalons, 278 képis, 144 vareuses, 288 caleçons, 240 paires de souliers. Les Bourbakis furent rééquipés aux frais de la France, qui remboursa rubis sur l'ongle les 12 millions de francs avancés par la Confédération. Mais les sources ne cachent pas la générosité des particuliers: un ressortissant français, «M. Morgon, propriétaire à Matran, (...) avait entr'autres établi un atelier de chaussures [au dépôt de] Hauterive, où l'on fabriquait et réparait les souliers des internés.»

Au premier rang des Français marchent, de gauche à droite, un fantassin de ligne, un tirailleur africain (on disait: un «turco»), un zouave et un volontaire de la garde-mobile (un «moblot»). Ce panachage répond d'abord au goût du peintre Bachelin pour les uniformes, qu'en bon élève du coloriste Couture il aime à reproduire dans leur chatonnement: pantalons garance ou bleu roi, vestes bleu ciel soutachées d'or, tout cela d'ailleurs très exact. Philippe Godet critique cet «amour immodéré pour les uniformes brillants», qui trop souvent fait ressembler les soldats de Bachelin «à des mannequins d'atelier portant un uniforme scrupuleusement d'ordonnance».¹⁹ L'artiste ne se lassait pas de peindre, en particulier, des zouaves, et celui de la toile qui nous occupe figure dans pratiquement tous ses dessins et tableaux de Bourbakis, avec une attitude ou posture

analogue, des traits semblables et les mêmes accessoires (bâton, besace). L'intention allégorique du peintre est aussi manifeste. Il célèbre la Nation française en armes, dans une image symbolique de son unité: départements algériens et métropole, volontaires et soldats de métier.

Pour autant, la composition de Bachelin n'est pas dénuée de vérité historique. Elle rend compte de l'amalgame opéré pour constituer l'armée de l'Est, et spécialement de la diversité des troupes internées à Fribourg. Si le dépôt du collège était constitué de façon homogène par les fantassins du 60^e régiment de marche, celui de la caserne, fort panaché, rassemblait «les débris de trois régiments de cavalerie, cuirassiers et dragons, la gendarmerie à cheval, les chasseurs à pied de deux bataillons différents, et une compagnie de volontaires du génie de Tours». S'y ajoutèrent les traînards isolés, ainsi que les domestiques et palefreniers des officiers. Comme sur le tableau de Bachelin, «on y trouvait coude à coude le cavalier démonté, le *lignard*, le *moblots*, le turco, l'artilleur, le pionnier, le zouave, etc., etc.», une vraie «macédoine militaire» pour reprendre l'expression imagée d'Eugène de Buman.

Et maintenant, regardons un peu... ce qu'on ne voit pas dans le tableau.

Un monument aux morts baladeur

L'état sanitaire des internés à leur arrivée était préoccupant. L'épuisement physique et la sous-alimentation avaient aggravé les effets d'un hiver spécialement rigoureux: bronchites, pneumonies, etc., mais le typhus (207 cas) et la variole (65) surtout faisaient souci. On installa pour les malades contagieux un lazaret aux bains des Neigles, «dont le propriétaire se trouvait justement en faillite, ce qui permit de s'y établir». (Après le départ des internés, le préfet de la Sarine suggéra au gouvernement d'acheter ce bâtiment pour faire face aux situations d'épidémie. Bonne idée, répondit le conseiller d'Etat Hubert Charles, mais cela ne profiterait guère qu'à la ville, «ce qui nous exposerait à de nombreuses réclamations»; au reste, tout l'argent disponible dans la caisse des hôpitaux devait être affecté à la construction, décidée un an plus tôt, de l'hospice d'aliénés de Marsens.) Les autres Bourbakis malades furent traités à l'ambulance centrale, sise à l'Ecole des filles; à l'asile de la Providence; aux Bourgeois, et dans quelques hôpitaux ou hospices hors de ville. Les sources insistent sur le dévouement de la population civile à l'égard des internés malades, notamment sur le concours spontané de volontaires, comme le comte Szymanowski. Reste que 134 internés sont morts en février-mars.

Une cinquantaine d'entre eux furent enterrés à la porte du lazaret où ils étaient décédés, c'est-à-dire aux Neigles, entre le 17 et le 31 mars, les autres au cimetière de la ville. Un arrêté du Conseil d'Etat pris le 13 février avait prévu les dispositions nécessaires: «En cas de nombreux décès par suite de maladie contagieuse et sur la demande du personnel sanitaire, les inhumations pourront avoir lieu dans un terrain spécial, éloigné des

habitants et choisi par le Préfet du district d'entente avec l'autorité locale» (art. 7). Le cimetière des Neigles, qui figure sur la carte Siegfried de 1874, ne fut désaffecté qu'au tournant du siècle, avec l'ouverture de celui de Saint-Léonard. Entre-temps, une partie de ses tombes avaient été emportées par une crue de la Sarine, et nombre de petits enfants s'étaient persuadés qu'un revenant, un Bourbaki sans tête, hantait parfois le Goz de la Torche.²⁰ Le monument commémoratif élevé par la ville aux Neigles en 1872 se dresse maintenant à Saint-Léonard, dans le carré militaire où les restes des internés de 1871 voisinent avec ceux de soldats français, belges et allemands de la Première Guerre mondiale.

La suite du voyage de retour des Bourbakis aurait sans doute fourni à Bachelin des sujets plus pittoresques encore que la manifestation des Places. On rêve d'une toile évoquant l'embarquement de zouaves et de turcos, à Vevey, à Ouchy, sur les vapeurs *Bonivard* et *Winkelried*... Du moins son «Départ de Fribourg des internés français», tel qu'on peut le voir au Musée d'art et d'histoire, donne-t-il sur l'épisode de février-mars 1871 un témoignage qui a sa place dans la documentation historique. Certes, les valeurs du peintre, si féru d'histoire soit-il, ne se confondent pas avec celles du chercheur. Le premier traque le détail pittoresque, privilégie l'expressivité, la force symbolique, et que sais-je encore, quand le second poursuit l'exactitude, aspire à l'exhaustivité, veille à garder la distance critique... Pour autant, le tableau de Bachelin, bien que tardivement mis en forme, ne heurte pas les sources. On peut l'admirer, d'un point de vue d'historien, sans restrictions.

J. St.

Notes

¹ RUFFIEUX 1975, p.45.

² FINCK, GANZ 2002, pp. 30-33.

³ MAHF, inv. 1947-164.

⁴ AEF, Occupation des frontières – Internement 1870/71, 3 cartons.

⁵ BOSCHUNG 1971

⁶ RUFFIEUX 1975, pp. 42-45.

⁷ HCF 1981, p. 909

⁸ Carnets de dessins, MAHN inv. 4162 et 4172.

⁹ SALVADÉ 1998, p. 58, col. 2

¹⁰ Cité in GODET 1893, p. 127.

¹¹ AEF, fichier biographique, de Buman

¹² *L'Ami du Peuple*, 17 mars 1871.

¹³ MACHEREL Ferd[inand]: *Le Corps de musique de Landwehr 1804-1879-1904*, Fribourg 1904, p. 10

¹⁴ BOSCHUNG 1971.

¹⁵ BUMAN 1871

¹⁶ MATTIOLI Aram: *Gonzague de Reynold*, Fribourg 1997, p. 27

¹⁷ Reynold Gonzague de: *Mes Mémoires*, Genève 1960, t. 2, p. 17.

¹⁸ *L'Ami du Peuple*, 17 mars 1871

¹⁹ GODET 1893, p. 180.

²⁰ Reproduite au verso de la carte scolaire du canton de Fribourg au 1:100 000. Merci à Charles Folly de nous l'avoir signalé, avec la légende du revenant (in BONGARD Nikolaus: *Sensler Sagen*, Fribourg 1992).

BIBLIOGRAPHIE

BOSCHUNG Moritz: «Vor 100 Jahren: Interniert in Freiburg», in *Freiburger Nachrichten* (23 janvier 1971), p. 13

BUMAN lit-col Eugène de: *Rapport au Conseil d'Etat du canton de Fribourg sur l'internement de l'armée française de l'Est dans le canton, du 2 Février au 27 Mars 1871*, Fribourg 1871

DAVALL E.: *Les troupes françaises internées en Suisse à la fin de la guerre franco-allemande en 1871. Rapport au Département militaire fédéral*, Berne 1873

FINCK Heinz Dieter et GANZ Michael T.: *Le Panorama Boubaki*, Besançon 2002

GODET Philippe: *Art et Patrie. Auguste Bachelin d'après son œuvre et sa correspondance*, Neuchâtel 1893

RUFFIEUX Roland: *Du Noir et Blanc au Rouge et Blanc. Un siècle d'histoire militaire fribourgeoise 1875-1975*, Fribourg 1975

SALVADÉ Christine: «Bachelin, Rodolphe Auguste», notice in: *Dictionnaire biographique de l'art suisse*, Zurich / Lausanne 1998, vol. 1, p. 58

L'artiste et le colonel

Dans un fonds Bachelin qui comprend notamment une volumineuse correspondance, la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel conserve dix lettres d'Eugène de Buman à l'artiste neuchâtelois (BPU, Ms 1714. m). Echelonnées du 7 février 1880 au 13 mai 1889, elles sont postérieures à l'exécution du tableau et ne disent donc rien sur les circonstances de celle-ci. On sait toutefois que dans l'année en cause (1878), le peintre a écrit une demi-douzaine de fois au colonel.

Les lettres de Buman confirment la présence, à son domicile fribourgeois, d'un tableau de Bachelin qui, selon toute probabilité, est bien «Le départ des internés français». Elles attestent surtout qu'entre l'officier et l'artiste existaient des rapports amicaux et confiants. A supposer qu'ils furent noués en 1878 seulement, autour d'une peinture, on ne doit pas s'étonner de leur force, ni de leur durée.

Car les deux hommes ont en commun un patriotisme fervent, qu'ils vouent à la Suisse en construction autant qu'à leur canton d'origine. Bachelin est un artiste fasciné par la chose militaire, de Buman un militaire passionné de peinture et de sculpture. Tous deux, bien sûr, raffolent des uniformes, en réalité comme en peinture. Bachelin, regrettait Godet, aimait peut-être plus l'uniforme que le soldat qui était dedans. De Buman, lui, peut consacrer des paragraphes entiers au pompon d'un shako, en le dessinant dans la marge à l'intention de son correspondant.

Sur le plan politique, c'est le libéralisme qui leur offre un terrain de rencontre et d'échanges, car Eugène de Buman se range parmi les conservateurs libéraux de Fribourg contre les pythoniens arrivés au pouvoir avec la décennie 1880 – «nos ultramontains», comme il dit. Sa rogne contre les servants de la République chrétienne, aimablement traités de «cafards», de «tartuffes» et d'«hypocrites», englobe évidemment le Conseil d'Etat («les saltimbanques pleins d'orgueil et d'ambition qui sont au pouvoir», «les plats valets qui nous gouvernent»). A cela, une bonne raison au moins: Eugène de Buman a dû lâcher le commandement de la gendarmerie cantonale suite à ce que nous appellerions un mobbing acharné: «Ma démission, écrit-il à Bachelin, est un véritable dégomme.» Il déprime un peu, se résigne tant bien que mal à «culotter des pipes et planter des choux», pourtant «bien décidé à ne pas broyer du noir». Un an plus tôt, on l'a vu s'efforcer déjà de surmonter avec humour la détérioration de sa santé: «Après toutes les privations de cigares, d'absinthe, de liqueurs que l'on me fait subir, je suis devenu Allemand, je bois de la bière.»

J. St.



L'impressionnante production graphique et picturale de Bachelin sur les Bourbaki a épuisé l'artiste: «J'arrive cette semaine à mes derniers dessins, cent au lieu de cinquante... »
 Dessin à la plume, reproduit dans Philippe Godet, *Art et Patrie*. Auguste Bachelin d'après son œuvre et sa correspondance, Neuchâtel: Victor Attinger, 1893



«Le départ de Fribourg des internés français», le 16 mars 1871, recomposé et mis en scène par Auguste Bachelin en 1878 (huile sur toile, 63,5 x 82 cm).
MAHF, inv. 1947-164



Bachelin est fasciné par l'uniforme exotique et chatoyant des zouaves. En 1871, il met au point une figure (ci-dessus : «Français, Prussiens et Suisses», huile sur toile, détail) qu'il recyclera notamment dans le tableau de 1878 (à dr.) situé à Fribourg.
Musée d'art et d'histoire, Neuchâtel, inv. AP 1733



Les cinq officiers représentés dans le tableau de 1878, de g. à dr.: Eugène de Buman, Alfred de Reynold, Hubert de Boccard, Charles Muller et Louis de Diesbach (de dos).
MAHF, inv. 1947-164